

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

TOUT REPEINDRE
EN BLEU

MARIE HALZAN

TOUT REPEINDRE EN BLEU

Roman



VOIR DE PRÈS

*Autrice révélée par l'école
d'écriture Les Mots*

© 2025, Éditions Fugue. Tous droits réservés.

© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-775-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À la mémoire de mon père

Igor – 20 h 29

*Mon amour, vernissage chiant, les œuvres
sont pas dingues, les gens sont tous sapés
pareil, je compte les baskets blanches, j'en
suis à 72, bref, il manque tout, il manque toi.*

À Paris, on croise de tout, des gens, et des fous. Et l'inconnue qui vient de s'accouder à côté de moi au comptoir n'a pas l'air d'appartenir à la première catégorie.

— Alors vous. Oh là vous. Vous, vous êtes pressée, comme sur le départ.

Sa chasuble d'un blanc impeccable boit la lumière du bar. Par contraste, ses cheveux, ses rides, ses yeux semblent dessinés à l'encre de Chine. Tout en faisant rouler entre ses doigts la pierre de son pendentif, elle me sonde de ses yeux noirs.

— Oui oui, je suis pressée, on m'attend.

— Non joli cœur, vous n'y êtes pas du tout. Sur le départ, comment dire, le vrai départ, comme un détachement voyez, un nouveau panorama si j'ose dire.

Elle trace l'horizon d'un port de bras. Son doigt dessine une ligne imaginaire

avant de se planter dans le bois du comptoir. J'aimerais à cet instant pouvoir faire dans la vie comme avec les mails : la signaler comme indésirable et ne plus en entendre parler. J'hésite entre être polie et l'esquiver, tranche, deuxième option. Elle aspire bruyamment un verre de saké, j'en profite pour tourner la tête. La cantine, comme d'habitude, est embuée, bondée, et des intonations japonaises flottent au-dessus des tables. En attendant ma commande devant les bouillons fumants du comptoir, j'écoute le flot insaisissable, mélodie consolante qui me rappelle que je suis faite de ce bois-là. Puis ma voisine reprend, dans un souffle chaud et alcoolisé.

— En tout cas si vous êtes sur le départ dont je vous parle, vous avez raison. Car sur votre chemin actuel... ça n'sent pas très bon. Pour ainsi dire, ça sent même assez mauvais. Si j'étais vulgaire, j'dirais que ça pue. Mais je ne le suis pas, voyez. On m'a toujours appris à rester polie, alors, polie je reste. Et puisque je suis lancée, je n'utilise pas le mot « puer »

au hasard. Au hasard je ne parle pas. Parce qu'il m'semble que ça vous parle bien ça les odeurs, elle se trompe la vieille ?

Elle continue à faire rouler la pierre noire de son pendentif entre ses doigts, une tourmaline du même noir que ses yeux qui doit lancer des sorts aux mécréants dans mon genre. Elle me fixe intensément. Elle est solaire et mystique, à mi-chemin entre Mireille Mathieu et un témoin de Jéhovah. Je la fuis du regard en dégainant mon portable et en essayant de ne pas écouter – du moins, jusqu'au passage sur les odeurs. Oui, elles me parlent plus qu'à n'importe qui. Je suis née avec un odorat particulièrement sensible. Pas juste un sens aiguisé, non, un flair de chien de chasse. Je sais quand vont éclore les mimosas et depuis quand les éboueurs ont déposé un préavis de grève. L'odeur du houblon m'attire irrésistiblement, celle de l'eau de Cologne me rend mélancolique. Je n'ai pas d'explication et je n'en ai rien fait, si ce n'est conclure que le don n'est jamais loin du handicap.

— Oui, elles me parlent, en effet. Et là, elles me disent que vous avez peut-être envie d'un grand verre d'eau.

Elle se tape le genou en riant et se défroisse le visage d'une main nonchalante.

— C'est qu'elle est piquante. Non, 'coutez moi bien c'est important. Parler, au sens littéral. 'est-à-dire, comment dire, qu'elles vous communiquent des messages.

— Oui, certainement. Tenez, d'ailleurs, mon nez me dit à l'instant que mon plat est prêt.

— Ah ben voyez.

De l'autre côté du comptoir, le chef me cherche du regard en épongeant la sueur perlant de son front d'un revers de poignet.

— *Tonkatsu, miso shiru.*

Sauvée. J'attrape mon sachet et marmonne mon plus beau *arigato*, qu'il approuve d'une révérence de la toque. Je suis bilingue, en formules de politesse uniquement. Ce qui n'est pas une mince affaire quand on sait que les Japonais ont des mercis pour chaque situation. Merci tout court bien sûr.

Mais aussi merci infiniment, merci pour ce repas, merci pour votre travail, merci à vous qui êtes mon client, merci à vous qui êtes d'un rang plus élevé que le mien, ou encore merci de m'avoir corrigée, *sumimasen*, mon préféré. Je les ai tous appris. Faire illusion ne serait-ce qu'une seconde me permet de me sentir l'une des leurs ; j'essaie de multiplier les occasions.

Dans mon champ de vision, la sorcière s'enfile un autre dé à coudre. Avant de me retrouver coincée de nouveau, je fuis le restaurant sans me retourner, file jusque chez moi et sème les courants d'air en galopant dans l'escalier.

Anna – 20 h 41

T'en es où ? Je suis arrivée, table au fond du bar.

Sakura – 20 h 41

Je suis sur la route, prends-moi une caïpi.
À toute

Anna – 20 h 42

... la route... de ta salle de bains nan ?

Sakura – 20 h 43

On peut rien te cacher.

Anna – 20 h 43

*... je vais tester les caïpis en t'attendant.
Mais c'est surtout les caïpis qui vont me
tester. Tu regretteras peut-être ce retard
quand il s'agira de me tenir les cheveux
au-dessus du caniveau.*

Sakura – 20 h 44

Noté. J'arrive. Je fais au max.

Le max, c'est de n'arriver ni trop en retard ni trop tôt. Car trop tôt avec Anna, ce sont des verres en trop. Et les verres en trop amènent les questions en trop. 21 h 30, c'est le bon compromis. Je n'avale que la moitié de mon plat, laisse le reste pour Igor, retire un à un les cheveux sur le dos de mon manteau, le brosse, me maquille les lèvres d'un rouge sombre. Vérification dans le miroir de l'entrée. Pas un pli, parfait. Cinq étages plus bas, je saute pile en retard dans un Uber. À 21 h 31, il me dépose devant la porte du bar dans lequel on passe des soirées mémorables

dont on ne se souvient pas toujours. L'endroit est plein à craquer, les murs défraîchis suintent les vapeurs de rhum et de transpiration. J'ai déjà envie de me laver les mains. Plus encore quand je vois qu'Anna s'est assise près des toilettes qui refoulent une odeur de pisse infâme. Ce qui ne semble pas la perturber. Entre son cheveu frisé et son décolleté léopard, son visage s'entaille d'un sourire immense.

— Ah, bah enfin, t'as trouvé le chemin.

— C'est quoi au juste ce truc avec le chemin ce soir ? Pourquoi vous me parlez tous de chemin comme ça ? Il fait une chaleur ici !

Je lui raconte ma rencontre dans le bistro japonais en me débarrassant de mon manteau et de mon pull. Erreur tactique. Je vois bien qu'elle a jeté un coup d'œil furtif sur mes poignets dénudés avec son air de mater familias.

— Saku, tu sais ce que je l'aime bien Igor... Voilà, c'est parti.

— Mais ?

— Mais peut-être que cette femme avec son histoire de chemin, elle a pas tort.

— Comment ça ?

Là, elle va me dire de partir.

— Sakura, il est peut-être temps de se barrer là, non ?

Elle m'appelle par mon prénom entier, mauvais signe pour la suite. Bientôt elle sera sérieuse, pénible, et moi saoulée. Et je préfère de loin la forme active : me saouler.

— Ou de reprendre une caïpi.

— Je rigole pas.

Elle insiste. Plus les verres descendent, plus son accent des cages d'escalier revient. Elle a grandi au pied d'une cité et ne s'est battue que pour la quitter. Ce qu'elle a réussi en suivant une formation en hôtellerie avant d'intégrer un prestigieux restaurant étoilé. Et malgré tous ses efforts pour s'approprier les codes d'un monde qui n'était pas le sien, il suffit d'une impatience pour que ses intonations déraillent, et réveillent une colère qui a appris à bien se tenir. Dans sa bouche, les mots *vénère*, *grave*, *chaud* tombent comme

des uppercuts. Je me suis habituée à les accueillir et à les détourner. Alors, après l'avoir écoutée d'une oreille distraite de fond de classe, je tente une diversion avec une question de comptoir.

— OK. Dans ce cas, est-ce que tu peux me citer un seul couple normal autour de nous ? C'est quoi la normalité ?

— Tu fais chier.

Elle aurait pu répondre *c'est un bonheur tiède*, et on aurait approfondi, mais rien, juste un silence, et sa crinière blonde qui plonge dans la carte des cocktails. Gagné. Je commande une tournée. Le patron du bar pousse le volume à saturation. Timing parfait. C'est de musique forte dont j'ai besoin.

On a continué à lever le coude en survolant nos vies. À 23 heures, on a pris une quatrième tournée. À minuit, on a chanté *Don't Stop Me Now* avec l'élan des grands soirs. À 1 heure, on a été remerciées sur le trottoir. Et à 1 heure et demie, on a couru de travers pour attraper le dernier métro. La ligne 2 m'a ballotée de Belleville à Pigalle. J'ai marché

jusque chez moi avec un flou de circonstance dans le pas : devant, droite, gauche, devant, gauche, arrière, croisé, devant. Arrivée dans la chambre, j'ai embrassé Igor rentré de son vernissage chiant, prononcé *je suis crevée* sans les consonnes. Puis je suis tombée dans un sommeil qui m'a rendue à l'aube abîmée.

Igor – 7 h 52

T'es belle même quand tu ronfles. Ça valait bien des croissants chauds. Doliprane dans le tiroir à couverts. Je monte bosser